

## Prologue

Laisant la brume du village derrière elle, elle commença à gravir la colline. C'était l'une de ces longues journées de fin de printemps porteuses d'un immense espoir, quand on attend l'été avec impatience plutôt que l'on ne le redoute. À cette heure, le soleil se couchait enfin, et il lui faudrait parcourir une partie du chemin dans la nuit.

Peu importe ! Elle connaissait ce sentier depuis bien longtemps. Il lui était aussi cher et précieux qu'un amant que l'on chérit encore. Elle le sentait. Elle savait exactement où poser les pieds.

« Prends soin de toi, avait dit Tania en levant la main pour lui faire signe. Tu es sûre que tu ne veux pas que j'appelle un taxi ? »

Elle avait secoué la tête. « Je préfère marcher. » En marchant, elle pouvait réfléchir et depuis quelque temps, elle pensait beaucoup. Ce soir, elle avait bu deux verres de vin aussi, ce qui n'était plus dans ses habitudes. Peut-être avait-elle trop parlé ? Elle avait tendance à garder ses pensées pour elle et cela ne lui ressemblait pas de s'épancher ainsi. Elle grimaça. Non pas qu'elle ait tout dévoilé.

Le sentier qui longeait la falaise était pentu et l'ascension n'était pas aisée. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. Au-dessous d'elle, les derniers rayons de soleil

illuminèrent un petit banc de maquereaux sautant dans les vagues, elle vit leurs dos lisses briller. Elle regarda le soleil décliner dans le ciel jusqu'à l'horizon, ses ombres orange assombrissant l'eau. Elle prendrait son temps, décida-t-elle, sur le chemin qui la ramenait chez elle.

Elle franchit l'échalier pour traverser la prairie. L'année précédente, elle avait vu un groupe d'élèves de primaire en sortie éducative. Pendant qu'ils ramassaient des mûres, leurs doigts couverts de taches rouges et bleues, leur maîtresse leur parlait des insectes et des oiseaux. Quel réconfort de les voir ! Elle avait presque eu envie de féliciter l'institutrice qui avait eu l'idée de faire goûter à ces enfants les joies de la nature, de les encourager à aimer la campagne dans un monde où les gens passaient le plus clair de leur temps entre quatre murs à apprivoiser les dernières technologies.

*Sornettes !* Attention de ne pas devenir une vieille ronchon ! Peut-être l'était-elle déjà ? Mais les choses changeaient. Et maintenant ça... Elle frissonna, bien qu'il ne fît pas froid.

Elle passa devant les haies d'églantiers et de mûriers sauvages. Et repensa au passé. Mieux valait éviter en général. Ce qui avait été fait ne pouvait pas être défait. Il y eut une époque où elle avait cru que ce serait différent. Mais peut-être en allait-il de même pour tout le monde. Chacun pouvait penser à « une époque. » *Si j'avais fait ça autrement ou ça...* Le cours des événements aurait changé, peut-être pour toujours. Sauf que c'était impossible parce que l'on ne pouvait pas s'aventurer sur ce terrain-là. C'était complètement vain.

Elle n'avait pas replanté les bulbes de safran et avait reconnu l'irrévocabilité de cette décision. Nell avait compris, elle aussi. Elle l'avait vu dans les yeux de sa fille. Elle ne savait même pas pourquoi elle avait eu un geste si évident ; après tout, elle aurait tout simple-

ment pu laisser le champ comme il était. Mais c'était la quatrième année. C'était une compulsion. Et elle avait agi comme elle avait toujours agi. Elle avait laissé Nell tirer ses propres conclusions. Elle avait envoyé un message à sa fille ; elle n'en ferait pas davantage pour le moment. Nell devait apprendre à interpréter les signes toute seule.

Arrivée à l'autre bout de la prairie, elle franchit le deuxième échelier. Le jour touchait à sa fin ; baisser de rideau. Le soleil s'était couché, la rougeur dans le ciel se mélangeait avec le gris et toutes les formes qu'elle connaissait si bien – le bord de la falaise, les haies, les portails en bois et les murets en pierre sèche – s'estompaient dans le flou du crépuscule. Les oiseaux avaient cessé leurs va-et-vient et leurs pépiements. Et le paysage autour d'elle, le paysage de la péninsule de Roseland, Cornouailles, qu'elle aimait tant, se préparait au calme de la nuit où le bruissement d'une créature dans les broussailles et le chuintement de la mer étaient les seuls sons qu'elle pouvait entendre.

Nell, plus que quiconque, était parfaitement innocente dans tout ça. Qu'importe. Et si *elle* n'avait pas besoin de connaître la vérité, alors Nell non plus. Quelle importance après tout ! On se fichait de savoir qui appartenait à qui et qui avait fait quoi ! Tout enfant qui vient au monde est innocent.

Le sentier était étroit ici et proche du bord de la falaise. Au-dessous, dans une minuscule baie rocheuse, l'eau se faufilait jusqu'à la crique, éclaboussant les galets et les rochers plus gros puis se retirant vers la masse sombre de l'océan et la lueur douce de la lune à son déclin. Elle retint presque son souffle. Y avait-il vue plus éblouissante ?

*Quand elle découvre qu'elle est enceinte, se surpripit-elle à penser, une femme doit ressentir une immense joie.*

Elle posa les mains sur son ventre comme si elle pouvait se rappeler ce qu'elle avait ressenti plus de trente ans auparavant quand elle attendait Nell. *Joie immense...* Dans un monde idéal. Son monde n'était pas idéal. Même à l'époque.

Elle soupira et se remit à marcher. Et maintenant ? Autour d'elle, l'obscurité semblait envelopper l'herbe, les arbres et les sous-bois ; l'océan et les roches au-dessous.

La vérité avait toujours été un fardeau – même ce qu'elle en savait. Et elle ne savait pas tout. Mais cela ne donnait à personne le droit de se délester de ce fardeau. Et elle n'allait pas le faire maintenant. Ce n'était pas dans ses habitudes. Nell méritait mieux.

Elle n'avait pas toujours agi comme il le fallait avec Nell. Elle l'avait trop protégée, elle en était consciente. Au bout du compte, il faut laisser son enfant voler de ses propres ailes, malgré le souci que l'on se fait pour lui. Et c'est tout ce qu'elle pouvait faire pour Nell à présent.

Elle poursuivit sa marche, à l'instinct. Le sentier était tellement familier qu'elle savait exactement où elle était. Puis, il s'élargit et elle sentit plus qu'elle ne la vit, la petite route au loin, une faible lueur provenant d'un cottage lui montrant le chemin. *Un* chemin. La vie n'était qu'une succession de choix. Elle n'était plus très loin à présent. Et pourtant...

Elle s'approcha un peu plus du bord de la falaise, attirée par l'eau ridée, le miroitement de la lune, le sifflement et le claquement des vagues sur la plage en contrebas. Elle le voyait, elle le sentait. Elle n'était plus très loin à présent.

*Cinq mois plus tard*

Elle avait encore rêvé d'elle. Et ce n'était pas tout. Durant les dernières secondes, juste avant le réveil, durant ces brefs instants où l'on ne sait plus très bien où l'on est, ni même parfois qui l'on est, quand un rêve se confond avec la réalité, Nell avait vu le champ de safran. Les fleurs du bulbe de crocus avaient tout juste commencé à s'épanouir – c'était cette pause précieuse et provisoire avant la récolte quand une couverture mauve semble avoir été étalée sur la terre sous le ciel bleu métallique d'octobre. Il remplissait sa vision, paraissait remplir son univers comme il l'avait toujours fait. Le safran mauve. Pourtant, avant qu'elle puisse s'en emparer, avant qu'elle puisse le garder, il y avait eu un bruissement de rideau et la vision avait disparu. C'était le matin. La fin du mois d'octobre. Mais il n'y avait pas de safran. Non, il y avait son mari, Callum, qui avait ouvert les rideaux et qui se tenait à présent près du lit, portant un plateau et affichant un sourire contraint, peut-être parce qu'il n'avait pas souri depuis longtemps.

Nell se crispa mais elle n'aurait pas su dire si c'était à cause de son rêve, de Callum ou du chagrin planant au-dessus d'elle comme un nuage noir. Sa mère était morte cinq mois auparavant alors qu'elle marchait le long

de la falaise vers minuit. Elle n'était plus là, le safran non plus. Et Nell s'était perdue.

« Réveille-toi, petite marmotte. »

Nell ouvrit un peu plus les yeux et tenta de lui adresser un sourire rassurant. *Je vais bien vraiment.* Elle ne faisait plus que ça à présent. Pourtant, à la vérité, elle n'allait pas bien. Eux non plus d'ailleurs.

« Et voilà ! Petit déjeuner au lit pour la star du jour. Bon anniversaire ! »

Les cheveux noirs de son mari étaient encore ébouriffés ; elle vit l'ombre d'une barbe de plusieurs jours sur sa mâchoire. Il ne ménageait pas ses efforts pour faire comme si tout allait bien.

« Merci. » Son anniversaire. Elle avait presque oublié. Elle avait trente-quatre ans aujourd'hui et c'était son premier anniversaire de femme mariée. Son premier anniversaire depuis la mort de la mère qu'elle adorait... mieux valait ne pas y penser.

Ainsi, Nell se mit en position assise et prit un oreiller pour s'y adosser.

« Comme c'est gentil ! Je suis vraiment gâtée. »

Les mots semblèrent résonner dans la pièce. Nell se demanda si Callum les trouvait aussi vides qu'elle. Mais comment ne pas jouer le jeu ? Il se donnait tellement de mal. Sur le plateau en bois, trônaient une tasse de thé, un croissant sur une assiette, une grosse cuillerée de confiture d'abricot à côté, un couteau à beurre, une anémone du Japon dans un vase et une épaisse enveloppe couleur crème. Elle ressentit une certaine appréhension.

« Bon anniversaire, Nell ! »

Callum déposa le plateau sur ses genoux avec beaucoup de précautions (comme si elle était invalide, se surprit-elle à penser) et se pencha par-dessus pour l'embrasser délicatement sur la joue. Quand avaient-ils cessé de s'embrasser sur la bouche ? se demanda-t-elle.

Était-ce avant la mort de sa mère ou après ? Et cela avait-il de l'importance ? Il sentait le dentifrice à la menthe et les feuilles d'automne.

« Tu as fait de beaux rêves ? »

Il repoussa doucement les mèches de cheveux qui tombaient sur son visage et Nell ferma les yeux une seconde, pensant à une autre main, une main plus douce.

« Oui, je pense. » Elle décida de ne pas lui parler du safran.

C'était difficile pour tous les deux depuis la mort de sa mère. *Pourquoi ?* se demanda-t-elle comme elle se l'était si souvent demandé depuis. *Pourquoi a-t-il fallu que ça se passe comme ça ?* Et que s'était-il passé exactement ? Elle n'en avait aucune idée. Sa mère était seule, elle marchait sur le sentier qui longeait la falaise en plein milieu de la nuit, bon sang ! Et ensuite... ? Ainsi, Nell ne savait pas comment elle était morte, cette incertitude venait s'ajouter à la longue liste des choses qu'elle ignorait, les autres choses que sa mère avait décidé, dans son infinie sagesse, de ne pas lui dire.

Nell réalisa qu'elle serrait les poings et qu'elle avait remonté ses épaules jusqu'aux oreilles. Elle fit un gros effort pour détendre ses muscles. C'était déjà suffisamment difficile de savoir que sa mère lui cachait des choses pendant qu'elle était en vie, mais maintenant qu'elle était partie... elle ne pouvait même plus espérer qu'elle les lui dirait un jour. Nell ne saurait jamais. Ainsi, la colère était venue se mêler à l'immense chagrin qu'elle ressentait. Elle en voulait à sa mère de ne pas lui avoir parlé.

Callum avait fait de son mieux pour la soutenir. Il l'avait tenue dans ses bras pendant qu'elle pleurait – elle n'aurait jamais pensé avoir toutes ces larmes en elle –, il l'avait écoutée évoquer les bons souvenirs. Il avait caressé ses cheveux, tenu sa main, lissé son front, massé ses épaules, fait tout ce qu'il pouvait. Il s'était même

occupé des sinistres démarches administratives qui suivent la mort d'un être cher. Pendant ce temps, Nell essayait de comprendre. En mars, elle l'avait épousé et sa mère était encore en vie. À la fin du mois de mai, sa mère était morte, et mi-octobre, elle n'était même plus certaine que Callum et elle seraient encore mariés à Noël. Qu'est-ce qui se passait ? Il était censé être son mari et pourtant... le monde de Nell s'articulait autour de sa mère, c'était elle le pilier. Sans elle, tout, y compris son mariage avec Callum, chancelait.

« Tu ferais bien de boire ton thé avant qu'il ne refroidisse, dit Callum d'un ton plutôt bourru.

– Désolée. » Nell inspira profondément. Elle devait faire plus d'efforts, c'était tout. Elle ne pouvait pas faire une croix sur leur mariage sans même avoir essayé de le sauver.

Callum en valait la peine, non ? Dans le monde bien ordonné de Callum – à des années-lumière de la planète chaotique sur laquelle Nell avait grandi –, il fallait faire les choses comme il faut. On rencontrait une fille et on l'invitait à boire un verre. Cette partie-là avait été facile. Il avait tout de suite plu à Nell dès qu'elle l'avait vu dans le café où elle préparait des sandwichs et des baguettes à midi et cuisinait le soir, éreintée par le rythme infernal imposé par Johnson, le chef de cuisine. Chef tout court. Elle avait tout de suite eu envie de mieux connaître cet homme grand aux yeux noisette, dont le teint et la stature indiquaient qu'il passait beaucoup de temps dehors. Dans le monde de Callum, si tout se passait bien, on enchaînait avec un dîner (tout s'était bien passé et ils avaient enchaîné) ; un cinéma (une comédie romantique ; il avait encore plus ri qu'elle) ; un concert au centre artistique (un groupe qui savait comment entraîner tout le monde sur la piste de danse) ; une promenade de St Mawes à St Just et un déjeuner au pub. Ensuite, on en viendrait

au sexe. À vrai dire, Nell voyait Callum depuis un mois quand le sujet fut enfin abordé, par Nell, qui commençait à se demander ce qui clochait avec elle.

Callum lui avait souri, un mélange de force et de tendresse, d'une beauté à vous faire fondre, avait pensé Nell à l'époque, et il avait répondu : « Je voulais juste qu'on prenne notre temps. » Ce qui était à la fois adorable et franchement rafraîchissant pour Nell : la plupart des hommes qu'elle avait connus attendaient la « totale » après un ou deux rancards. Pourtant, quand il s'était penché pour l'embrasser – ils étaient assis dans un bar bondé de Truro –, elle avait pleinement senti sa force, comme si l'intensité était montée de plusieurs crans d'un coup, et elle avait pensé : *Je n'ai pas besoin de plus de temps*. À la façon dont il lui avait fait l'amour cette nuit-là dans son appartement de deux pièces près du fleuve, doucement mais avec une passion croissante à laquelle elle n'avait pas pu résister, elle avait compris que lui non plus n'avait pas besoin de plus de temps.

Avec les autres hommes, Nell n'était guère allée plus loin. Parfois, c'était elle qui rompait, parfois c'étaient eux ; d'autres fois, la relation s'épuisait d'elle-même ou ne décollait pas vraiment. Mais avec Callum, c'était différent. Ils passaient de plus en plus de temps ensemble. Ils aimaient tous les deux marcher et faire du vélo dans la campagne, être dehors par tous les temps. Nell adorait cuisiner et Callum adorait goûter le résultat. Leur passion grandit et ils tombèrent amoureux. Pour Callum, la prochaine étape se profilait déjà, ils devaient emménager ensemble. Se marier.

« Je ne sais pas », avait-elle dit quand il avait abordé le sujet pour la première fois. Ils mangeaient des pâtes et buvaient du vin rouge dans leur restaurant italien préféré et, comme d'habitude, Callum avait réussi à réserver

une table près de la fenêtre. Ils étaient ensemble depuis deux ans.

« Qu'est-ce que tu ne sais pas ? » Il la regardait avec attention. Elle le sentait. « Tu ne sais pas si tu es prête ? Si tu m'aimes... »

– Je t'aime. » Elle avait posé la main sur la sienne. Elle en était certaine.

« C'est parce que tu ne veux pas quitter ta mère ? » avait-il demandé.

Elle n'aurait pas forcément formulé la chose de cette façon. Elle aurait dit peut-être qu'elle ne voulait pas laisser sa mère seule, qu'elle préférerait que sa mère s'habitue tout doucement à l'idée, qu'elle ne savait pas comment elle allait réagir.

« Pas exactement, avait-elle esquivé.

– Tous les enfants quittent leurs parents un jour, avait fait remarquer Callum à juste titre. C'est dans l'ordre des choses. »

Nell le savait. Les mots « malsain » et « anormal » planaient au-dessus d'eux. Personne ne les avait prononcés, mais ne risquaient-ils pas de s'échapper de la bouche de Callum lors d'une dispute, à l'avenir ? C'est pourquoi elle voulait qu'il comprenne. Il ne s'agissait pas uniquement pour elle d'économiser de l'argent afin de constituer un apport en vue d'acheter un appartement, même si cet élément faisait aussi partie de l'équation. Il n'était pas uniquement question de leur entente : ils s'entendaient à merveille la plupart du temps. Les conventions ne s'appliquaient pas à sa famille. Et il n'y avait que sa mère ; il en avait toujours été ainsi. Ce qui signifiait que Nell se sentait responsable d'elle. Même ainsi...

« Tu as raison, avait-elle dit.

– Mais tu ne sais pas comment elle va se débrouiller sans toi, avait-il insisté.

– En quelque sorte. »

À vrai dire, sa mère était parfaitement capable de s'en sortir toute seule. Mais elles avaient toujours formé une équipe. Toutes les deux contre le reste du monde ; oui, c'est ainsi que sa mère avait toujours fonctionné. Et c'était vrai, jusqu'à un certain point. Alors pourquoi sa mère avait-elle toujours refusé de parler du passé ? Des origines de Nell ? De l'endroit d'où elle venait ? De qui elle était vraiment ? Quand on a l'esprit d'équipe, on ne reste pas obstinément silencieux lorsque l'un des membres a besoin de savoir quelque chose.

« Tu as peur, c'est ça ? » L'expression de Callum s'était radoucie. « Ne t'inquiète pas Nell, je veillerai sur toi. »

*Mais elle n'était plus une enfant...* Pendant quelques secondes, elle avait regardé par la fenêtre, dans la rue, où il avait plu. Les pavés étaient gras et glissants et un groupe de jeunes types traînait : ils fumaient, riaient, buvaient des cannettes de bière. « Je devrais peut-être vivre un peu toute seule. » Elle n'avait pas réalisé qu'elle avait parlé à voix haute puis elle avait vu son expression blessée.

« Tu n'es pas sûre pour nous ? » avait-il demandé. Il avait repoussé son assiette, bien qu'il n'eût pas fini ses pâtes, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. » Et elle s'était sentie mal. « Je pense juste qu'on devrait attendre un peu. On est encore jeunes.

– Très bien. » Il avait frotté sa mâchoire, un geste bien à lui, et avait froncé les sourcils. « Mais il faudra bien que tu la laisses un jour, tu sais. »

Nell savait.

« Tu n'ouvres pas ? » Callum regagna son côté du lit et, bien qu'il fût déjà habillé, il était vêtu d'un jean et d'une chemise à carreaux rouge et gris, il s'installa à côté d'elle et prit son thé sur sa table de nuit. Elle buvait

du thé vert au jasmin. Il buvait du Clipper Gold – fort et bien infusé. Nell sentait qu’il était impatient. Son appréhension monta d’un cran.

« Tu as prévu quelque chose aujourd’hui ? » tergiversa-t-elle, sirotant son thé, partageant avec les doigts son croissant friable et encore chaud puis étalant un peu de confiture d’abricot dessus.

« Bien sûr que non, dit-il, c’est ton anniversaire. Et c’est dimanche. C’est à toi de choisir. »

Hum. Nell était prête à parier qu’il avait déjà décidé quel serait son choix. Elle souleva le vase contenant l’anémone blanche, renifla le parfum de la fleur, hivernal et délicat. Elle n’avait pas vraiment pu capturer le parfum du safran ce matin bien qu’elle le connût si bien. Des pétales fragiles protégeant les stigmates rouge feu. Le parfum était séduisant et presque impossible à définir ; un mélange de fumée, de miel et de foin fraîchement coupé. Pouvait-on sentir un parfum dans un rêve ? Nell n’en était pas certaine. Elle aurait pu ouvrir le bocal dans le placard de la cuisine et humer les filaments rouges de safran à n’importe quel moment. Savourer leur aura exotique, une bouffée furtive des routes des épices marocaines et des palais persans. Mais pas les fleurs : les fleurs de safran étaient beaucoup trop éphémères.

Elle repensa au safran avec lequel elle avait grandi. Elles cueillaient chaque fleur quand elle était prête, et la posaient avec les autres dans un panier. Nell, sa mère et une ou deux amies s’asseyaient autour de la vieille table piquetée de la ferme. Elles écartaient les pétales de chaque fleur encore fermée sur ses stigmates comme s’il s’agissait d’une huître abritant une perle, puis doucement, habilement, elles coupaient les filaments rouges et précieux. La main ouvrant les pétales se parait d’une couleur bleu ardoise, celle retirant les stigmates prenait une couleur ocre. Les pétales recouvraient progressive-

ment la table pendant que la pile de précieux filaments montait doucement.

C'était une tâche délicate. Les filaments étaient fragiles ; il fallait prendre soin de les couper juste avant la base jaune qui dépréciait le safran. Les pétales couleur lavande collaient aux doigts, les stigmates se cassaient, les yeux s'irritaient. Et la pile grandissait si doucement ! Pourtant, cette pièce à l'abri du soleil, l'esprit de camaraderie entre les femmes, l'odeur forte du safran d'abord proche du miel puis évoluant vers une senteur plus puissante, plus musquée, rendaient ces instants précieux pour Nell même quand elle était encore petite fille.

Les filaments séchaient en tas sur la cuisinière ; la mère de Nell avait installé un grand plateau dessus. Il fallait qu'ils sèchent rapidement, avant de moisir et de pourrir. La mère de Nell veillait sur eux comme une maman oiseau veillerait sur ses oisillons, elle les étalait doucement avec les doigts, puis quand elle jugeait qu'ils étaient suffisamment secs, elle les stockait. L'odeur âcre de foin flottait dans la cuisine et ne tardait pas à gagner les autres pièces, à imprégner les vêtements. Des taches jaunes et poudreuses apparaissaient sur les fauteuils, les serviettes, les oreillers, à l'époque de l'année où le safran prenait toute la place dans leur vie. Puis, c'était fini. La mère de Nell rassemblait les brins éphémères des fleurs mauves dans sa bannette, les mettait dans une boîte qu'elle rangeait dans le placard séchoir, un pot-pourri de souvenirs disait-elle, pour les mois d'hiver. Comme si elles pouvaient oublier !

Nell avait grandi avec le safran dans son champ de vision. La fenêtre de sa chambre, dans la ferme de la péninsule de Roseland, en Cornouailles, donnait sur la safranière. Tous les quatre ans, sa mère arrachait les bulbes et les plantait dans un autre champ pour respecter la tradition de la rotation des cultures. Ainsi la terre

pouvait se reposer et les bulbilles filles qui apparaissaient à la surface pouvaient être divisées avant d'être replantées. Malgré cette rotation des cultures, Nell voyait toujours la safranière depuis sa chambre. Sans doute sa mère l'avait-elle voulu ainsi. Et elle regardait les premières fleurs sortir de terre, protégées par une gaine blanche aussi fine que du papier. Les feuilles poussaient petit à petit. Si le temps était favorable, un bourgeon pouvait se transformer en fleur dans la nuit. Et puis il y avait le moment de gloire, quand la température était parfaite : les fleurs se déployaient, les longs filaments émergeaient et se balançaient, prêts pour la récolte. Dans sa famille, on cultivait le safran depuis des générations ; sa mère n'avait cessé de le lui dire. « Il faut que nous respectons la tradition. » Elle prononçait ces mots avec une certaine véhémence, ses yeux si sombres qu'ils étaient presque indigo brûlaient de la passion qu'elle mettait dans ses paroles ; ses mains, enfarinées à force de malaxer la pâte du pain au safran qu'elle préparait, repoussant ses mèches noires qui tombaient devant ses yeux. Fidèle à la tradition, elle utilisait l'infusion de safran telle quelle, sans la filtrer pour obtenir le meilleur parfum. Plus tard, elle ajoutait des groseilles, des zestes de différents agrumes, de la noix de muscade et de la cannelle. « Inutile d'en faire des tonnes », disait-elle. Juste une tranche de rayon de soleil doré et un peu de crème fraîche épaisse. Cette mie jaune et parfumée. L'arôme du safran si difficile à définir. Divin ! Nell salivait en y pensant.

« C'est ton héritage à toi aussi, Nell. » Et elle se tournait d'un mouvement vif, ses cheveux dégoulinant sur son dos fin, sa jupe à motifs colorés virevoltant autour d'elle tandis qu'elle allait chercher des ingrédients dans le garde-manger. « Il faut que tu reprennes le flambeau, toi aussi. »

Cet héritage était une lourde responsabilité, pensait Nell à présent, en buvant son thé. Sa mère n'aurait pas dû mourir, pas si soudainement, et certainement pas comme ça. Nell n'était pas du tout préparée ! Elle prit l'enveloppe épaisse, couleur crème.

« C'est mon cadeau ou... une carte ? » demanda-t-elle d'un ton qu'elle voulait taquin.

Callum haussa un sourcil. « Ouvre, tu verras. »

Ce serait les deux, elle le savait, elle avait deviné. Il avait fallu quelque temps à Nell pour comprendre son mari, la façon dont il ordonnait sa vie comme il ordonnait les jardins de ses clients. Il était jardinier-paysagiste et travaillait à l'ancienne. Il aimait par-dessus tout dessiner l'espace à aménager sur une feuille, sur sa planche à dessin, avec une règle, un crayon, et ce froncement de sourcils qu'elle avait toujours envie de faire disparaître. Il aménageait le jardin avec de la pelouse, des pierres locales, des pavés, des lattes en bois et des plantes. Et même si Nell souhaitait parfois qu'il change spontanément d'avis, que ses plans sombrent dans le chaos, qu'un élément vienne compromettre ce qu'il avait prévu, elle était consciente que c'était sans doute ce goût de l'ordre qui l'avait séduite d'abord chez lui. Callum était l'opposé de sa mère.

Nell soupesa l'enveloppe dans sa paume. Callum avait fait de son mieux pour la soutenir dans son chagrin et sa colère. Il lui avait fait aussi comprendre qu'elle devait à présent passer à autre chose, avancer. Comment pouvait-on avancer, pensa-t-elle, quand quelque chose en soi était mort ?

« Il faut que tu mettes la ferme en vente », lui avait-il dit deux mois auparavant, alors qu'ils étaient assis dans leur jardinet exigu par un après-midi ensoleillé. « C'est ridicule.

– Ridicule. » Nell n'avait pas aimé ce mot. Elle avait

grandi dans cette ferme, y avait passé la majeure partie de sa vie. Elle n'était pas certaine de pouvoir supporter l'idée de la vendre.

« Ça fait trois mois. » Il s'était levé du banc, s'était mis à arpenter la cour, comme s'il était pris au piège. « Elle est vide, elle ne sert à rien. Il faut que tu voies la réalité en face. Ta mère ne reviendra pas, Nell. »

Nell avait senti les larmes lui monter aux yeux. Même trois mois après, elles n'étaient jamais bien loin.

« Non, avait-elle dit doucement, elle ne reviendra pas. – Et nous aurions bien besoin de cet argent. »

Nell aurait aimé ne jamais l'avoir entendu prononcer ces mots. Mais bien sûr qu'elle l'avait entendu.

Il était revenu vers le banc et s'était rassis à côté d'elle.

« On pourrait s'acheter une plus grande maison. Je pourrais investir un peu d'argent pour mon entreprise. Tu pourrais même envisager d'ouvrir ton propre restaurant. C'est ce que tu veux, non ? Ce que nous voulons tous les deux ? »

Nell ne dit rien. Sa gorge semblait bloquée par une émotion qu'elle ne pouvait pas identifier. En cet instant, elle n'aurait pas su dire ce qu'elle voulait.

« Il est temps, Nell. » Il passa un bras autour d'elle.

Elle voulait poser sa tête sur son épaule. Elle ne voulait rien de plus. Elle voulait fermer les yeux et le laisser prendre les choses en main. « Je ne sais pas. » Cette conversation ressemblait à s'y méprendre à celles qu'ils avaient eues au moment d'emménager ensemble. Sauf que cette fois, elle ne semblait pas avoir la force de se battre pour ce qu'elle voulait réellement. C'était son héritage. La ferme. Le safran.

« Tu n'es pas ta mère, dit-il. Tu ne veux pas t'occuper d'une petite ferme, si ? Moi, non, en tout cas. Je ne peux pas. Tu ne veux pas mener une vie pareille ? »

Sauf que c'était ça sa vie. « Non », avait dit Nell en secouant tristement la tête. Mais... Sa mère avait travaillé dur pour cultiver les terres même si, quand elle pouvait se le permettre, elle engageait un peu de main-d'œuvre. Et il y avait eu des hommes. Souvent, un homme vivait avec elle pendant plusieurs mois, travaillant avec sa mère en échange du gîte et du couvert. Ces hommes ne restaient jamais. En automne, une fois les pommes, les poires et les prunes ramassées, quand tous les fruits avaient été récoltés, que la mère de Nell faisait de la confiture, mettait les fruits en conserve et préparait les mois d'hiver, ils partaient. Parfois avant, parfois après le safran. Enfant, Nell n'avait jamais su vraiment pourquoi. Un jour, ils étaient là, le lendemain ils étaient partis. Et ça n'était jamais grave. Sa mère continuait à sourire et à chanter et elles n'étaient que toutes les deux, comme depuis toujours.

Mais plus maintenant. Callum avait raison. Ce n'étaient que deux hectares et demi et une ferme ; il fallait qu'elle voie les choses sous cet angle. Il y avait la chèvre – déjà donnée à une famille du village qui pensait que c'était une bonne idée de prendre une chèvre comme animal de compagnie ; la famille venait de Londres, qu'en savait-elle ? Et les poules, vendues à une fermière du coin qui vivait en bas de la rue. Et il y avait le safran.

« Cet endroit, cette maison, la terre... C'était le monde de maman », essayait-elle d'expliquer. *Et mon monde*, pensa-t-elle. Pendant des années, enfant, elle n'avait connu que ça. Préservée des réalités du monde extérieur par sa mère qui craignait qu'elles ne la blessent. *Prise au piège*, pensa-t-elle coupablement. Ou protégée. La marge était étroite. Et elle n'avait jamais su pourquoi sa mère avait voulu la protéger à ce point, ce qui lui était arrivé pour qu'elle pense que le monde était mauvais. Parce qu'elle ne le lui avait jamais dit.

« Je sais, dit-il. Je comprends ce que tu ressens et je réalise combien c'est difficile. » Mais en parlant, il s'éloignait d'elle et elle le sentait. « Laisse-moi m'en occuper. »

Et elle reconnut le ton de sa voix. C'était le ton qu'il utilisait avec des clients quand il commençait à réfléchir à l'aménagement de leurs jardins. « Je vais m'occuper de tout. Vous n'aurez rien à faire. »

Nell passa le doigt sous le cachet de l'enveloppe. Ils n'avaient pas encore vendu la ferme, c'était le principal. Elle était en vente mais elle lui appartenait encore. Pour le moment. Elle sortit la carte. On y voyait un bonhomme bâton agenouillé devant une dame, lui offrant son cœur. Le bonhomme avait des cheveux noirs et des yeux noisette, comme Callum ; la dame, des boucles blondes et des yeux bleus comme Nell. Elle se demanda combien de carteries il avait écumées pour dénicher la carte. Elle eut envie de pleurer, encore.

« Callum, je sais que ça n'a pas été... » *facile entre nous ces derniers temps*, allait-elle dire. La mort de sa mère les avait éloignés l'un de l'autre, ils n'étaient plus sur la même longueur d'onde, et soudain elle voulait reconnaître cette vérité entre eux, elle avait besoin qu'il la reconnaisse aussi.

Mais il l'interrompit. Il l'arrêta en secouant la tête. « Non, Nell. Pas aujourd'hui. »

Elle hésita.

Un petit carton tomba de la carte. Son présent. Nell lut les mots sur la carte – *Bon anniversaire à ma chef préférée*. Elle n'allait quand même pas se remettre à pleurer. Elle déposa un baiser sur sa joue chaude et mal rasée. Si ce n'était pas le moment aujourd'hui, alors quand ?

« Et... ? » Callum attendait avec impatience.

Nell avait presque peur de prendre le carton. Et si ça ne lui plaisait pas ? Et s'il s'était affreusement trompé ?

C'était déjà suffisamment difficile de passer son premier anniversaire sans sa mère – personne ne chantait à tue-tête dans la cuisine, n'entrechoquait les saladiers et les casseroles pour préparer les pancakes d'anniversaire, ne marchait à pas lourds dans ses bottes en caoutchouc parce qu'elle venait de nourrir les poulets, ne parlait à une poule égarée qui s'était aventurée dans la maison ou à la chèvre attachée dans la cour. *Bon anniversaire, ma Nelly !* Le rire grave de sa mère. *Mon rayon de soleil.* Sa mère l'avait appelée Nell parce que c'était ce que signifiait son nom en vieil anglais – lumière, rayon de soleil. Comme le safran.

Nell renifla.

« Allez, Nell. » Callum lui pressa l'épaule.

« D'accord. » Il fallait vraiment qu'elle arrête. Fichu rêve ! Elle ouvrit la carte cartonnée. Un billet. Un vol. Elle fronça les sourcils. À destination de Marrakech.

« Pourquoi... ?

– Et... » dit Callum.

Nell réalisa qu'il y avait un autre bout de papier. Une sorte de reçu. Elle le prit. *Pour un cours de cuisine*, lut-elle. Au « Riad Lazuli ». À Marrakech. Un stage de cinq jours permettant d'apprendre les bases de la cuisine marocaine.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle. Sauf que bien sûr, elle savait parfaitement ce que c'était. Callum lui avait offert un cours de cuisine dans un riad à Marrakech. Ce qu'elle voulait dire, c'était : pourquoi ? Et comment pouvaient-ils se payer une telle extravagance ?

« Ça ne te plaît pas ? » Le sourire déterminé de Callum s'effaça. « Moi qui pensais que ça serait le cadeau parfait. Tu disais que tu avais grand besoin de vacances. J'ai tout arrangé avec le café. » Ses yeux noisette étaient toujours pleins d'espoir. « Je me suis dit que c'était une forme d'investissement pour ton avenir. Notre avenir. Tu

as toujours dit que tu voulais en savoir plus sur... » Il n'acheva pas sa phrase.

« La cuisine marocaine, oui c'est vrai. » Nell prit une profonde inspiration. « C'est un cadeau magnifique. » C'est vrai qu'en présentant les choses ainsi, c'était presque le seul présent qu'il aurait pu lui faire.

Son visage s'illumina.

« Tu es sûre ? Il lui prit la main. Tu veux y aller ? Ça te fait plaisir ?

– Bien sûr que je veux y aller. » Il n'était pas censé savoir que depuis la mort de sa mère, Nell était plus vulnérable que jamais. Il n'était pas censé savoir que c'était dur de se lever le matin, dur d'aller au travail, dur même de rentrer à la maison auprès de son mari sans entendre la voix de sa mère. Tout le monde perd sa mère un jour. On pleure, on fait son deuil, on se remet peu à peu. C'est la vie – et la mort. On ne se morfond pas en pensant aux poulets, aux femmes en bottes en caoutchouc et au parfum insaisissable du safran. On continue à vivre. S'il y a un trou béant, on le contourne, on ne tombe pas dedans. On ne garde pas les cartes de tarot de sa mère enveloppées dans son foulard en soie préféré, on ne les consulte pas tous les jours pour savoir que faire et comment poursuivre. On sourit, on repousse les souvenirs et l'on va de l'avant. Callum n'était pas censé savoir parce qu'elle ne lui avait pas dit que c'était grave à ce point. Et il lui avait bien fait comprendre qu'il était temps pour elle d'essayer de passer à autre chose.

Nell ne savait pas ce qui l'intimidait le plus : le cours de cuisine ou le séjour dans un riad de Marrakech.

« N'était-ce pas affreusement cher ? » demanda-t-elle.

Il sourit.

« Pour le vol, j'ai fait une affaire. Quant au stage de cuisine, en fait il leur restait une place alors ils ont cassé

les prix. Dernière minute, tu sais. Ce n'est pas un riad de luxe. Plutôt un endroit... pour... les routards. »

Un endroit pour les routards. Elle hocha la tête. Avec un nom pareil, « Riad Lazuli », voilà qui l'étonnerait !

« Tu ne viens pas avec moi alors ? » demanda-t-elle à Callum.

Pendant une seconde, il regarda ailleurs, vers le jardin à l'arrière de la maison. Mais elle savait qu'il pensait aux jardins de ses clients.

« J'ai trop de choses à faire », dit-il.

L'espace d'un instant, il lui parut différent, insaisissable. Il revint vers elle et ébouriffa ses cheveux bouclés. Il n'avait pas fait ça depuis longtemps.

« C'est pour toi, Nell, juste pour toi.

– Super. » Nell eut le sentiment que le mot, plutôt que d'exprimer l'enthousiasme, trahissait sa tristesse et sa mélancolie. Mais Callum ne parut pas le remarquer. Elle regarda la date sur le billet. Elle refoula la panique. Elle devait partir dans trois jours.

« Merci, Callum.

– Alors... » Callum semblait encore inquiet.

Nell réalisa que, jusqu'à présent, dans leur relation, elle lui avait donné beaucoup trop de soucis. Elle lui adressa son plus beau sourire, celui qu'elle gardait dans le tiroir du haut. Comment pouvait-il savoir ce qu'elle ressentait si elle se sentait incapable de le lui dire ?

« C'est parfait », conclut-elle.